

**Dictionnaire des maladies
éponymiques et des observations
princeps : Menière (maladie de)**

**Menière, Prosper. - Nouveaux
documents relatifs aux lésions de
l'oreille interne caractérisées par des
symptômes de congestion cérébrale
apoplectiforme**

*In : Gazette médicale de Paris, 1861, vol. 16, p.
239-40*

turelles ou fabriquées par l'industrie humaine. Son livre abonde ainsi d'exemples empruntés sur ce sujet à Cœlius Aurelianus, à Celse, à Pline, etc. Il conseille enfin, d'après le premier de ces écrivains, d'appliquer dans les névralgies « des sachets de sel blanc arrosés d'eau marine et de les couvrir de fers assez larges et assez chauds pour que l'humidité pénètre dans toutes les parties (1). »

74. — Quoique la chirurgie actuelle ne mette plus en usage les moyens que nous venons d'indiquer dans cet historique, cependant certains chirurgiens, et parmi eux Marjolin, pensent que la cautérisation avec des liquides bouillants peut devenir quelquefois utile dans des maladies qui sont plus spécialement du ressort de la médecine, telles sont les syncopes prolongées, les hémoptysies, quelques hémorragies subites et violentes du canal intestinal. Ainsi Boyer indique qu'on avait voulu se servir de la vapeur d'eau très-chaude pour faire une cautérisation analogue à celle du moxa. Marjolin pourrait en outre citer ici plusieurs observations qui prouveraient l'utilité et l'efficacité de l'eau bouillante, et il raconte qu'étant affecté de fièvre cérébrale depuis quinze jours, avec perte de connaissance, insensibilité et stupeur complète (2), les vésicatoires et les sinapismes, faisant à peine rougir la peau, il reprit momentanément connaissance à la suite d'application sur les deux cuisses, pendant quelques secondes, de l'embouchure d'une cafetière remplie d'eau bouillante. « L'eau bouillante appliquée de cette manière convertit en escarre presque sèche la peau et même une portion du tissu graisseux sous-cutané. Il vaut mieux en général se borner à en faire l'application au moyen d'une éponge ou d'un tampon de linge après les avoir légèrement exprimés; on obtient facilement ainsi une prompte vésication. » (Marjolin.)

(La suite à un prochain numéro.)

CORRESPONDANCE MÉDICALE.

NOUVEAUX DOCUMENTS RELATIFS AUX LÉSIONS DE L'OREILLE INTERNE CARACTÉRISÉES PAR DES SYMPTÔMES DE CONGESTION CÉRÉBRALE APOPLÉCTIFORME; par M. MENIÈRE, médecin de l'Institution impériale des Sourds-Muets, etc.

Dans les numéros du 26 janvier et du 9 février de cette année, les lecteurs de la GAZETTE MÉDICALE ont pu voir quelques faits relatifs à ces singulières affections de la partie labyrinthique de l'oreille qui sont accompagnées de phénomènes cérébraux très-graves. La discussion soulevée à l'Académie de médecine par M. le professeur Trousseau, et qui est probablement terminée, gagnerait, selon nous, en utilité pratique si l'on voulait descendre des hauteurs où se sont placés quelques-uns des adversaires du clinicien de l'Hôtel-Dieu.

Nous avons cru pouvoir éclaircir un point de cette grande question. Il nous semble que chacun pourrait en faire autant dans sa sphère, si

(1) Dict. EN 60 VOL., t. XV, p. 141.

(2) Dict. EN 21 VOL., t. IV, p. 87.

limitée qu'elle soit, et que des faits bien observés contribueraient efficacement à résoudre un problème qui menace de s'éterniser tant que l'on se bornera à des choses générales, à des appréciations de doctrines variables suivant les idées de chacun de nous.

L'appel que nous avions adressé à nos confrères dans les deux précédentes communications a été entendu, et nous avons reçu quelques observations venant à l'appui de la thèse particulière que nous soutenons ici. Voici le complément du fait dont nous avons parlé dans le numéro du 9 février dernier, pages 88-89 :

Obs. I. — « Quarante-deux jours se sont écoulés depuis l'apparition des premiers accidents cérébraux que j'ai relatés, lorsque le 6 février, m'étant levé en bon état, bien que la tête fût un peu lourde, j'allai voir un malade, mon voisin, et pendant que je renouvelais un appareil à fracture, je me sentis pris de vertiges, mais je pus cependant achever le pansement. J'allais tomber, on me donna un siège; j'éprouvai des bâillements, puis un malaise indicible, que le grand air ne dissipa pas. Je vomis un peu de café, et après une heure de malaise extrême, je regagnai mon logis avec bien de la peine, appuyé sur une canne et sur un bras vigoureux. Je marchais tout de travers, et de plus j'avais au visage des mouvements convulsifs; le côté gauche offrait des contorsions bizarres, et bientôt il resta paralysé, mais incomplètement; cet accident a duré plusieurs jours. Le pouls n'était ni plein ni fréquent, la figure n'était pas colorée. Il y eut des vertiges et des vomissements pendant deux jours, et puis tous les accidents disparurent, mais il fut constaté que l'audition était encore plus faible qu'avant cette crise. »

Cette fois on s'est abstenu avec soin d'émissions sanguines, on s'est borné à prendre quelques petites doses d'alcools et de calomel pour agir sur le bas-ventre, et la santé s'est promptement rétablie.

Ainsi que je l'ai dit, cette observation est due à un malade parfaitement compétent, à un médecin, juste appréciateur des phénomènes qui se passent en lui, qui a éprouvé déjà plusieurs troubles fonctionnels analogues, et qui a pu comparer les effets de divers traitements qu'il a subis. Nous attachons beaucoup d'importance à des faits de ce genre, et nous voudrions que ceux de nos confrères qui en connaissent de semblables consentissent à les publier. Nous avons de bonnes raisons de croire qu'ils ne sont pas rares, et la science gagnerait à des éclaircissements donnés dans de telles conditions, surtout si les malades eux-mêmes voulaient bien nous renseigner sur ce qu'ils ont éprouvé.

On nous a envoyé, non pas des histoires de maladies, mais bien les malades eux-mêmes, et nous avons pu étudier avec grand soin deux faits qui nous paraissent aussi concluants que possible.

Obs. II. — Un manufacturier de X..., jeune encore, grand, robuste, de santé irréprochable, était occupé à donner des ordres à un de ses employés. Il était debout dans son cabinet, le bras tendu, lorsque tout à coup l'employé le voit s'affaisser, tomber sur le parquet et rester abattu, immobile, comme s'il avait été frappé de la foudre. On relève le malade, dont tous les membres sont dans un état complet de résolution. La face est pâle, baignée de sueur; bientôt des nausées se manifestent, puis des vomissements; la connaissance un instant éclipse, reparait, le malade dit que tout tourne autour de lui, que ce mouvement lui donne mal au cœur; il accuse en même temps un grand bruit dans les oreilles, et ces organes qui jusque-là avaient été excellents, ne tardent pas à être accusés de surdité par le malade lui-même ainsi que par son entourage.

C'est une bonne vieille femme qui vous fait frire une omelette épicée d'un peu de magie.

C'est une somnambule perlucide qui vous indique comme remède souverain la décoction de feuilles de buis, à la condition expresse (nous transcrivons) que ce buis aura poussé dans un tel endroit, qu'il n'ait jamais entendu ni souffler le vent, ni chanter le coq, ni vu le soleil !!!

C'est même certain bourreau qui vend (historique) un remède dans lequel la croyance populaire fait entrer un peu de graisse de chrétien.

Des guérisseurs de cette espèce il y en a partout et toujours, mais de remède authentiquement efficace pour guérir la rage confirmée et la mieux caractérisée, il n'y en a jamais eu et il n'y en a pas encore, en France du moins.

Pour la Chine, il paraît, c'est différent; il est incontestable que des médecins guérissent de la rage la mieux caractérisée.

Eh quoi! il en est ainsi, et tous les missionnaires qui ont séjourné longtemps dans le Céleste Empire, qui ont vécu à la cour, qui ont été parfois dans l'intimité des monarques, se sont toujours tellement occupés des choses de l'autre monde qu'ils n'ont pu jeter un regard de compassion sur la terre en priant un fils du ciel d'inviter le grand collègue médical à révéler un mode de traitement dont, nous ne disons pas la découverte, mais la communication à l'Europe, aurait valu à celui qui aurait eu le bonheur de la faire une des premières places parmi les bienfaiteurs de l'humanité!

La lèpre des Chinois.

« Les Chinois, dit-on encore, sont fréquemment atteints d'une sorte de lèpre qu'ils ne savent pas guérir. »

Et d'abord, qu'est-ce que la lèpre? Aujourd'hui fort peu de chose en la réduisant comme on l'a fait aux psoriasis circinnatus, alphas, lence, melas, voire même aux éléphantiasis des Grecs et des Arabes, mais autrefois une maladie terrible, objet d'horreur chez les Hébreux, en Perse et parmi les autres peuples de l'Asie. Cette maladie résultait des mœurs et des habitudes de relation bien plus que des climats, car la lèpre anciennement était l'ensemble de tous les accidents primitifs et consécutifs d'une affection aussi vieille que le monde et qui, en tout lieu, en tout temps, à toute époque et chez tous les peuples de la terre, fut partout et toujours le résultat et la punition du libertinage et de la débauche.

C'est cette maladie pour laquelle Moïse disait :

Vir qui patitur fluxum seminis immundus erit.

Celle dont Hippocrate fait mention dans ses écrits DE NATURA MULIERUM et DE MORBIS MULIERUM.

Celle qu'Horace appelle *le mal de Campanie*.

Celle sur laquelle Celse surtout n'a rien omis dans son chapitre *De obsconarum partium vitis et curationibus*.

Celle dont tous les accidents variés sont pareillement décrits dans le sixième livre de Galien, *De sanitate tuenda*.

Celle qu'on appelait vulgairement vérole quand, pour certaines analogies

Un accident de cette nature survenu chez un homme d'une constitution extrêmement robuste, fut attribué aussitôt à une congestion cérébrale, et traité en conséquence, c'est-à-dire énergiquement, si bien même que la convalescence fut assez longue.

Plusieurs fois depuis, des troubles analogues se sont renouvelés, mais moins violemment, et l'on s'est contenté de moyens moins héroïques; on a donné des dérivatifs résineux ou salins, on a placé un cautère; le régime alimentaire a été sévèrement restreint, et chaque crise a paru moins violente; chaque fois la santé générale a été plus promptement rétablie.

Nous avons examiné avec la plus grande attention les deux oreilles; il nous a été impossible de constater la plus légère trace de lésion matérielle. Les trompes ont été trouvées perméables à l'air; les caisses sont libres, en un mot l'organe est sain. Et cependant la surdité est très-évidente, ma montre n'est entendue qu'à 1 ou 2 centimètres du pavillon; il y a des bruits continus dans les deux oreilles, le malade sent qu'il ne conserve pas facilement l'équilibre. Il ne peut se tourner brusquement sans éprouver un peu de vertige. Il s'est soumis à un régime sévère, il surveille avec une attention vigilante les fonctions digestives, et surtout celles du bas-ventre, il constate que son ouïe s'affaiblit rapidement. Notons qu'il n'y a rien d'héréditaire dans la famille, et que jamais ses oreilles n'ont été le siège d'aucun accident inflammatoire.

Voici un autre fait qui ressemble beaucoup au précédent :

Obs. III. — Un négociant de Paris, âgé de 40 ans, petit, très-robuste, grosse tête et large poitrine, muscles puissants, sans emploi, toujours assis à son bureau et ne sortant guère qu'en voiture, éprouva au mois de décembre dernier, tout à coup, sans cause connue et au milieu d'une santé parfaite, l'accident que voici. Il était bien étendu dans un fauteuil, se chauffant les pieds, et s'appuyait à rouler une cigarette, lorsque sa femme le vit se pencher en avant, tomber sur le bras gauche du fauteuil, sans dire un mot, sans pousser un soupir. Relevé à l'instant, on constate que le visage est pâle, baigné de sueur, et si l'on abandonne la tête, elle s'incline sur le côté gauche et reprend sa position penchée. Bientôt, il survient des nausées, puis des vomissements, on croit que c'est une attaque d'apoplexie, et le malade est porté sur son lit, dans un état complet de résolution. La connaissance est revenue, mais le malaise est très-grand, tout semble tourner dans la chambre, le malade dit qu'il a le mal de mer, il s'accroche à son lit comme s'il craignait d'être renversé, et les vomissements continuent.

Inutile de dire qu'on eut recours à d'abondantes évacuations sanguines, à des purgatifs résineux, à un régime sévère. Peu à peu le calme se rétablit et la station debout fut possible, mais avec un léger sentiment d'incertitude dans la marche.

Cependant les oreilles étaient devenues le siège de bruits violents et continus; l'ouïe s'était bientôt affaiblie, et ce sens qui jusque-là avait été très-bon, fit défaut quand la conversation se faisait à voix basse. M. X... ne put plus aller au spectacle comme autrefois, et sa vie privée et publique subit un changement considérable.

Voici maintenant une autre observation qui ne nous semble pas moins concluante que celles qui précèdent :

Obs. IV. — Tout récemment M. le docteur Laboulbène, agrégé de la Faculté, nous appelle en consultation, M. le professeur Trousseau et moi, pour voir un malade venant du Midi. Ce monsieur, encore jeune, petit, brun et

pustuleuses, on donna le nom de petite vérole à la peste éruptive qui fit surtout des ravages à la fin du neuvième siècle et dans le cours du dixième.

Or si le diminutif *petite* fut employé comme qualificatif de la maladie que nous appelons de préférence variole aujourd'hui, il faut bien reconnaître que le qualificatif *grosse* désignait déjà d'autres pustules très-contagieuses par toutes les voies de la luxure.

C'était cette hideuse maladie qui prit un surcroît de développement au retour des croisades, à tel point qu'on dut créer partout des ladredries, des maladreries, des léproseries, lazarets séquestrés, charniers infects, oubliettes, sortes de *vade in pace* où l'on était enterré vivant, car on y entraît pour n'en plus sortir, on n'y entraît que pour mourir comme Job, sur son fumier; à tel point qu'il était d'usage de chanter le chant des morts pour les malheureux qui étaient condamnés à ce sordide enfer sur la porte duquel on aurait dû écrire aussi :

Lasciate ogni speranza!

C'était cette maladie qui s'appela en Espagne la gorre, la grande gorre, bien avant que Christophe Colomb n'eût visité les peuplades américaines, chez lesquels assurément cette infection existait de longue date, mais qui, certainement aussi, ne la donnèrent pas aux Espagnols, qui en avaient leur part dès avant la découverte de l'Amérique.

C'était celle que nous appelons mal napolitain, quand les habitants de Naples l'appelaient mal français, les Polonais mal hongrois, et réciproque-

ment; la mauvaise foi d'une fausse honte faisant alors rejeter systématiquement sur les voisins l'origine prétendue d'un mal qui fut de tout temps chez tous les peuples, et que Fracastor appela syphilis (de *σύν*, avec, *φίλις*, amitié, ou *φίλος*, ami).

Les Chinois, eux, n'ont pas la sottise prétention de rejeter la provenance de ce mal sur aucun de leurs voisins. Il y a toujours en chez eux de nombreux foyers d'infection. Outre la polygamie, la prostitution est arrivée chez eux aux dernières limites du dévergondage, elle s'exerce librement en plein jour et sur une très-grande échelle.

Leurs fameux *bateaux de fleurs* dorés, ornements, enluminés sont des lupanars flottants où l'on soupe, on fume, on fait de la musique au milieu des houris de Bouddha, de Brama, de Tao mêlées à celles de Mahomet et même à des... mignons, car le vice contre nature est encore en Chine ce qu'il était chez les Grecs et les Romains pour ne pas remonter à Sodome; il y a tout à la fois des lieux de prostitution de filles et de garçons.

Ces bateaux de fleurs sont la source d'un grand revenu; on évalue à plus de 100 millions la dépense qui se fait dans ceux de la ville de Canton seulement; mais ils sont aussi la source de beaucoup de maux et très-graves. C'est de ces bateaux de fleurs qu'on pourrait dire : *In herba latet anguis* (traduisons syphilis), surtout des barques qui y conduisent dirigées par des filles.

Les ravages de cette maladie, qui est générale en Asie et dans toute l'Océanie, sont d'autant plus désastreux que ces peuples ne connaissent pas le traitement spécifique qui leur convient, disons mieux, qui est indispensable

Il nous paraît éminemment utile de signaler des faits de ce genre, ils tendent à prouver qu'avec un peu d'attention il est possible de spécifier avec netteté le point de départ de certains accidents cérébraux confondus jusque-là sous un titre commun. On a regardé comme un grand progrès dans la pathologie cérébrale, et l'on a eu raison, les signes fournis par Allemand pour déterminer certaines altérations de l'encéphale; c'a été un pas de fait dans la voie de la localisation des maladies, et la science a toujours à gagner en marchant ainsi, puisque le siège du mal étant connu, c'est déjà connaître une partie du problème à résoudre.

Ajoutons que nous avons sous les yeux des personnes chez lesquelles la surdité dépendant de la lésion des canaux demi-circulaires existe depuis longtemps, et qui n'ont jamais offert de tendance à l'épilepsie. Nous croyons pouvoir dire que le terrible mal caduc figure très-rarement comme complication de la surdité nerveuse, que nous ne connaissons aucun fait qui permette de rapprocher ces deux ordres de phénomènes pathologiques, et que, par conséquent, le travail que nous avons lu à l'Académie dans la séance du 8 janvier dernier, ainsi que les deux articles insérés dans ce journal aux dates précédemment indiquées, n'ont aucun rapport direct avec la thèse de M. le professeur Trousseau.

Il serait curieux de voir si, dans les établissements où l'on reçoit beaucoup d'épileptiques, il en est un certain nombre chez lesquels le sens de l'ouïe est notablement affaibli. On tiendrait compte, bien entendu, de l'affaiblissement intellectuel, du défaut d'attention, de l'hébétéude qui engourdit les sens, toutes choses qui ne peuvent échapper à des observateurs attentifs. Nous signalons ce point de vue de l'histoire de l'épilepsie à nos confrères placés dans des conditions favorables, bien convaincu qu'il y a là une chose utile à connaître.